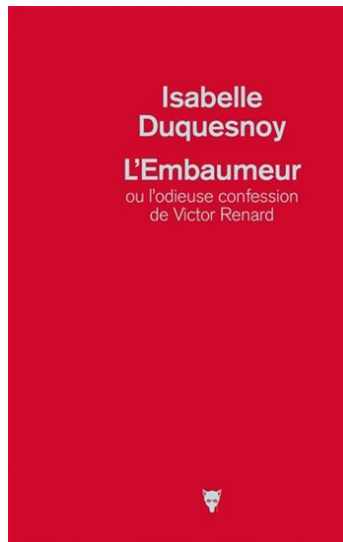


**Isabelle Duquesnoy**  
**L'EMBAUMEUR OU L'ODIEUSE CONFESSION DE VICTOR RENARD**  
**Paris, Éditions de La Martinière, 2017, 528 p., 34,95 \$**

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval



En 1798, trois ans après l'autopsie de Louis-Charles Capet, le futur Louis XVII<sup>1</sup>, la police parisienne arrête Victor Renard, 24 ans, embaumeur, pour un crime qui sera révélé seulement à la toute fin de son récit devant le comité d'enquête qui l'interroge dans une salle d'audience comble. Pendant onze jours, il parle de sa vie, peu banale. Fils unique de Johann Renard et de sa femme Pâqueline, il est né difforme, non pas, comme le soutient sa mère, d'un mal héréditaire, mais pour avoir assassiné son frère jumeau Isidore, étranglé par le cordon ombilical de Victor.

Pendant les 150 premières pages du roman, Victor parle abondamment de son enfance, de son physique ingrat — sa nuque est tordue, lui conférant l'apparence d'un gibier de potence —, de la violence physique exercée par ses parents à son endroit. Une période de sa vie impossible à oublier. Après la mort de son père musicien, engagé lors d'enterrements, il trouve un cahier dans lequel Johann a noté ses réflexions sur son fils, sa femme, le cours de sa vie, ses déceptions. Victor découvre le mépris paternel à son égard et la honte que lui a causée l'enfant. Mais ce mépris n'est rien en comparaison de la haine que porte sa veuve à l'enfant, une femme sortie de

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet l'excellent roman de Françoise Chandernagor, *La chambre* (Paris, Gallimard, 2002), qui décrit le sort de l'enfant séquestré et emprisonné au Temple.

la lie du peuple, vulgaire, d'une rare méchanceté, acariâtre, d'une violence inouïe envers Victor et, plus tard, l'adolescent qui ne réussit que péniblement à prendre ses distances de sa génitrice.

L'enfant mal aimé rencontre par hasard Mariel Joulia, d'origine juive et donc prédestiné à l'une des rares professions ouvertes à son peuple, celui de la médecine. Mais Joulia n'est pas un médecin ordinaire. Il se considère lui-même comme « médecin des morts », autrement dit, un embaumeur. Mais pas n'importe lequel, car il s'agit d'un homme à l'âme scientifique ayant connu une excellente formation qui l'a poussé à faire revivre l'art des Égyptiens de l'Antiquité. Aussi, il a fait confectionner de nombreuses copies du *Livre des morts* dont il place discrètement un exemplaire auprès de chaque cadavre. Victor est fasciné par cet homme âgé, poli, doux envers lui qui a, malgré ses origines modestes, suivi une bonne formation dans une école privée. L'élève s'avère rapidement digne de la confiance du maître. Apprenti, Victor se familiarise rapidement avec les substances nécessaires à l'embaumement : alcools, dosages d'extraits de plantes, onguents. Il passe rapidement à l'autopsie des personnes décédées. C'est surtout ce dernier aspect qui le fascine : il apprend comment détecter les causes de décès, faire la différence entre la mort naturelle et la mort violente, reconstituer un corps défiguré, le maquiller, le coiffer, etc. En peu de temps, il apprend son métier, prêt à remplacer Joulia, et trouve la source de l'aisance financière de son mentor : celui-ci fait le commerce de cœurs embaumés, de préférence s'ils ont appartenu à l'un des nombreux rois de France dont les sépultures à Saint-Denis ont été violées entre août 1793 et janvier 1794, en pleine terreur révolutionnaire.

Parallèlement à ce récit de jeunesse, le lecteur suit Victor dans ses premières amours. L'élue est Angélique Martineau, une jeune et belle prostituée, qui sera la femme aimée et qui gardera, sa vie durant, la bague de fiançailles munie d'une améthyste, subtilisée par son amoureux sur la main d'un cadavre, alors qu'il fait la connaissance de Franz, jeune homme d'une force herculéenne, qui sera son meilleur ami, et de sa sœur Judith, sa future femme. S'entremêlent à ces épisodes deux événements importants : d'abord, Joulia meurt sans descendance ni famille et laisse la voie libre à son élève qui s'occupe désormais du commerce, ensuite la découverte d'un curieux objet que Victor trouve dans les affaires de son père et qu'il gardera précieusement jusqu'à la fin de son récit. Il s'agit d'un vagin artificiel aux traces

prouvant sa fréquente utilisation par le paternel. Ce sont Angélique et « le vagin de [s]on père » qui paveront à Victor le chemin de la guillotine.

Car il n'y a pas de doute : l'homme qui parle se décrit lui-même comme un « monstre », un « diable », un « pervers », sans révéler le secret de sa culpabilité connu tant du comité judiciaire que du public, avide d'entendre la version du crime de l'accusé. Ce ne sera qu'aux toutes dernières pages que le voile sera levé sur le mystère punissable de la peine capitale. Mais avant d'y arriver, le lecteur aura droit à une vaste fresque de la vie quotidienne pendant les dernières années de la Révolution. Pour avoir publié trois romans biographiques sur Constanze Mozart, née Weber, l'auteure connaît très bien la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en Europe. Duquesnoy crée un pastiche réussi de la prose de l'époque par l'utilisation d'un vocabulaire reprenant les termes du temps et la fréquence rafraîchissante du subjonctif de l'imparfait dans le discours direct (« Que vous m'en crussiez capable m'offense ») nous place rapidement dans l'air de cette fin de siècle avant la lettre.

Devant la multitude de fils narratifs, le lecteur risquerait de perdre le Nord, n'eût été l'habileté de l'écrivaine. En fait, dans son long monologue, Victor saute sans arrêt d'un sujet à l'autre, d'une horreur, d'une situation, d'un sujet à l'autre, formant ainsi un immense tableau aux couleurs sombres comme l'auraient pu peindre des artistes de l'époque comme l'Alsacien Martin Drölling, qui payait cher l'acquisition de cœurs royaux dans le but de créer une nuance particulière de brun, favorisant ainsi la richesse des embaumeurs Joulia et Renard<sup>2</sup>.

À la suite d'une annonce placée dans la gazette offrant aux familles affligées par le décès d'un parent cher (ou encombrant) un lieu où le cadavre sera *exposé* et *entreposé*. Devenu riche, Victor retrace son « Amour » Angélique qu'il trouve gravement atteinte de la syphilis. Il loue pour elle un appartement luxueux où il la soigne aux vapeurs de mercure. Il la vénère autant qu'une sainte sur un piédestal. Bref, la prostituée d'antan devient une déesse, toute à sa merci. Dès ce moment, il mène une double vie, celle d'amant platonique et d'époux fidèle mais froid. Heureusement, Judith — bien entendu, le nom n'est pas choisi innocemment puisque Victor aura la tête tranchée — porte peu d'attention aux absences de son mari. De jeune femme modeste et

---

<sup>2</sup> Curieusement, Duquesnoy, restauratrice d'œuvres d'art, adhère à cette hypothèse qui n'a pourtant pas été prouvée. Dans l'appendice, l'auteure donne une liste de musées français en possession d'œuvres de l'artiste pour lesquelles il aurait utilisé ce « jus de mumies », « matière éthérée qu'on supposait se former sur les cadavres » [Larousse]).

raisonnable, elle se transforme en snob fréquentant des cercles de personnages titrés, se jetant dans des dépenses folles pour transformer le vaste appartement du couple en demeure d'un luxe de pacotille. Victor la laisse faire, se vouant entièrement à sa profession et jubile quand elle lui annonce être enceinte. Au comble de son bonheur (l'état de santé d'Angélique s'améliore), il conçoit un plan fou, partir pour Tunis et s'emparer du cœur de Louis IX, mort en débarquant dans cette ville en 1270 puis canonisé en 1297 par le pape Boniface VIII. Mues sans doute par des pressentiments funestes, les deux femmes s'y objectent et, après un examen de conscience, Victor renonce au voyage, erreur fatale qui l'amènera à l'échafaud.

En abandonnant le projet du cœur de saint Louis, Victor semble ignorer que sa femme le soupçonne de lui être infidèle. Il vient de sauver de la prison un Noir affranchi et illettré, Toussaint, qui devient son aide fidèle au cabinet. Alors qu'Angélique l'accepte avec joie, Judith le rejette violemment, craignant une fausse couche en voyant le « monstre noir ». Quelques mois plus tard, le garde-feu trébuche sur le corps d'une jeune femme qu'il emmène au cabinet. En découvrant le visage de la morte, Victor reconnaît Angélique, étranglée. Dévasté par la douleur, il prépare sa bien-aimée pour le dernier voyage, mais ne peut résister à sortir de sa cachette le « vagin de [s]on père » qu'il enfonce dans le cadavre dont le bras glisse de la table, la main ouverte, dans laquelle Victor glisse son sexe... Le garde-feu revient inopinément, découvre la scène et appelle la police.

Ce n'est pas la fin de l'histoire, pas encore. Car avant ce dernier acte d'amour, Victor a reconnu en Angélique sa demi-sœur. Au moment où il est emmené en prison, un ami lui confie que Judith n'a jamais été enceinte, elle ne visait que sa fortune. Un instant plus tard, il aperçoit Franz et Judith. Celle-ci porte dans les bras un nourrisson et, à son doigt, l'améthyste d'Angélique. Un regard sur les immenses mains de Franz donne la clé de la diabolique conspiration du couple.

Il est impossible de résumer dans sa totalité ce roman complexe aux fausses longueurs. Pourtant, l'auteure n'étire jamais son sujet ; elle construit intelligemment et de manière convaincante une immense histoire aux ramifications infinies que le lecteur est libre de continuer à sa guise.

Une mise en garde cependant : la lecture n'est pas toujours amusante, malgré la verve et le talent de conteuse de Duquesnoy. Je n'ai presque pas élaboré sur des scènes où Victor prépare les cadavres, comme celle d'un porteur de sel, d'une obésité morbide, trouvé sur le bord du chemin et mort depuis une semaine. Déjà, un genêt a poussé dans sa cage thoracique. Délicatement, l'embaumeur enlève le plant et la substance qui l'a nourri pour déposer le tout dans un pot à fleurs. D'autres scènes du même acabit abondent, souvent nauséabondes, bien plus répugnantes que celles que nous ont présentées Anne-Renée Caillé dans son récent roman *L'embaumeur* (Héliotrope, 2017) ou Vincent Brault dans *La chair de Clémentine* (également en 2017 chez Héliotrope) et dont j'ai parlé dans cette rubrique. Chez Duquesnoy, il s'agit de tout autre chose : un livre hybride où le plaisir d'observer la destruction du corps par la mort et les techniques pour l'en empêcher côtoie ceux de traquer la bassesse, la cruauté et le mépris de l'humain envers un homme d'exception comme Victor. Je ne crois pas avoir déjà lu le portrait d'une mère aussi féroce que celui brossé par Duquesnoy de cette Pâqueline qui hait son fils parce qu'il est laid. Pour le punir d'exister, elle lui raconte des mensonges immondes sur l'amour qu'elle a porté à son frère, dont Victor finit par retrouver le collier de perles d'ambre tant de fois cité et le crâne dans la fosse d'aisance.

Ce roman secoue tout lecteur qui s'y aventure. Si l'on fait abstraction du sujet central qui verse dans le *gore*, ce livre possède exactement ce qui le place dans la littérature d'évasion, un monde ressuscité, plausible et convaincant à souhait, avec des personnages qui *vivent* à nos côtés, un voyage dans le temps parfaitement réussi. À tout moment, le solide travail de recherche se fait oublier au profit d'existences passées dans un quotidien jusqu'à présent surtout connu des spécialistes. Comme quoi les dix années qui séparent ce roman du second tome de *Constanze Mozart* ont été bien utilisées pour nous procurer du plaisir. Un long récit passionnant qu'on n'est pas prêt d'oublier.